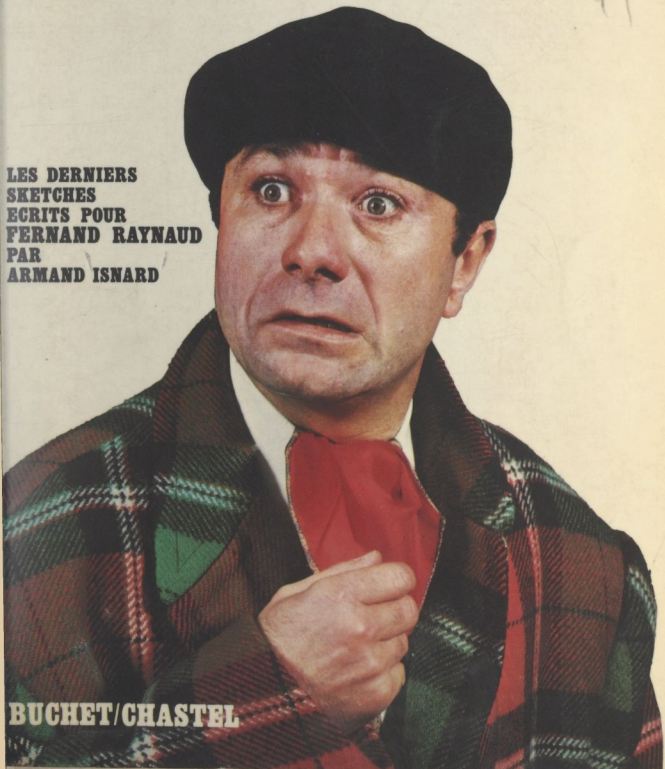


FAIS NOUS RIRE FERNAND

84
41

LES DERNIERS
SKETCHES
ECRITS POUR
FERNAND RAYNAUD
PAR
ARMAND ISNARD



BUCHET/CHASTEL

FAIS-NOUS RIRE FERNAND

16°Z

18452

DL-21 7 1976-15813

FAIS-NOUS RIRE FERRAND

FAIS-NOUS
RIRE
FERNAND

Les derniers sketches écrits
pour Fernand Raynaud
par Armand Isnard

Éditions BUCHET/CHASTEL
18, rue de Condé 75006 PARIS

Si cet ouvrage vous a intéressé, il vous suffira d'envoyer votre
carte de visite aux Éditions BUCHET/CHASTEL, 18, rue de Condé,
75006 PARIS, pour recevoir gratuitement nos bulletins illustrés par
lesquels vous serez informé de nos dernières publications.



© 1976 Éditions BUCHET/CHASTEL, Paris.
Tous droits de traduction, de reproduction et
d'adaptation réservés pour tous pays y compris l'URSS.

EN GUISE DE PRÉFACE

Plusieurs fois, Fernand Raynaud me dit :

— Tu verras, je mourrai à quarante-sept ans!

Chaque fois que je passe rue François-I^{er}, cette étrange prédiction me revient en mémoire.

Car il a tenu parole!

Quand, un soir de septembre 1973, j'arrivai sur le plateau où nous tournions les émissions « Dimanche-Salvador », interrompant la réunion de travail, le réalisateur Georges Barrier m'annonça avec émotion :

— Fernand est mort!

Je m'entendis répondre :

— Sans blague?

Car, connaissant Fernand Raynaud comme je le connaissais, pas une seconde je ne doutais qu'il se fût agi d'une plaisanterie. Il était certainement caché derrière un décor, avide de savoir quelle serait ma réaction à l'annonce de sa mort.

Bien involontairement, je lui rendais un hommage posthume.

Car il n'était pas là.

Et il ne le serait plus jamais.

Confusément, les souvenirs que je garde de Fernand Raynaud se bousculèrent alors, comme pour s'imposer à mon esprit. Et je revis le jour où, mécontent que la

direction d'Europe 1 me propose un tarif médiocre en règlement des sketches que j'écrivais pour lui, il me demanda de l'attendre dans un café proche de la station de radio. Lorsqu'il revint, une heure plus tard, il était livide :

— Paie-moi une coupe! me dit-il en se laissant choir sur la banquette, je n'ai plus un rond!

Et, comme je m'inquiétais de sa santé tant il était décomposé, il m'avoua :

— J'ai plus un rond parce que j'ai lancé mon portefeuille sur le bureau de Siégel (alors directeur d'Europe 1). Puisqu'il refuse de te payer davantage, je lui ai dit : « Si tu me trouves un mec qui me fait ce que me fait Isnard, tu lui donnes ça! »

Et j'obtins satisfaction!

C'est devant Europe 1 que j'e le retrouvais un matin, après l'émission, plus livide encore. Il n'était plus le même homme. On aurait dit une bête traquée que contemplaient comme à plaisir les passants de la rue François-I^{er} : Je lui avais promis de le raccompagner chez lui et, tandis que j'étais coincé par un embouteillage dans la rue où était garée ma voiture, il pensait que je l'avais oublié! Bien que possédant une Rolls blanche magnifique, Fernand se déplaçait le plus souvent en vélomoteur. Triomphant, il arrivait à son bureau sur le coup d'onze heures du matin, monté sur son fier destrier à deux roues auquel il portait une affection toute particulière. Le soir venu, fatigué, il abandonnait, pourtant, son fidèle serviteur sur les Champs-Élysées et, avec une assurance qui frisait l'inconscience, il se plantait au milieu de la plus belle avenue du monde, obligeant ainsi le premier taxi venu à s'arrêter pour ne pas l'écraser.

Par expérience, il n'ignorait pas qu'il est impossible, à dix-huit heures, de trouver un taxi vide dans la capitale et moins encore aux Champs-Élysées. Alors, il comptait sur sa popularité qui était immense.

Tandis que le chauffeur et son client, tout d'abord agressifs, ne savaient que faire, l'ayant reconnu, pour lui être agréables, il s'asseyait à côté du premier et lançait son adresse. Parfois, lorsqu'il se sentait seul, il ordonnait aux amis qui l'accompagnaient de monter à l'arrière, près du client. Et, le croirez-vous, c'est ce même client qui, flatté, proposait de faire un détour pour le raccompagner!

Comme beaucoup d'angoissés, Fernand était capable des pires excentricités. Au cours d'un gala, il allait entrer en scène d'un instant à l'autre et, déjà, le présentateur l'annonçait. Pris d'une soudaine envie d'uriner, il s'informe auprès du pompier de service :

— Où sont les toilettes?

— Loin! lui répond le pompier, faut traverser la cour et...

Fernand saisit alors la boîte à violon d'un des musiciens de l'orchestre et se soulage dedans avec flegme. Puis, il entre en scène!

Instinctif, la seule vue d'un visage antipathique dans une salle le rendait agressif. Un matin, avant l'émission « Thé, café ou chocolat », il jeta un coup d'œil aux spectateurs réunis dans le grand studio d'Europe 1 et lâcha :

— Ils ont des sales gueules!

Et pendant les deux heures que dura l'enregistrement, il bouda le public, indifférent à ses applaudissements pourtant nourris.

Le jour de la dernière émission, il avait placé un de ses

amis dans l'assistance sans l'informer toutefois du rôle précis qu'il aurait à tenir puis il s'était fait livrer de monumentales fausses tartes à la crème confectionnées avec du savon à barbe. Son idée était de lancer les fausses tartes à la crème sur son complice. Enrobées de savon à barbe, les tartes, il faut le dire, présentaient, pour ceux qui savaient de quoi Fernand était capable, un aspect terrifiant.

Enrico Macias, invité, qui s'était paré pour la circonstance d'une splendide chemise neuve, s'éloigna juste à temps. Bien placé (si j'ose dire) pour savoir qu'il n'hésiterait pas à aller jusqu'au bout des choses (Fernand m'avait coiffé d'un seau de savon à barbe au cours de l'émission télévisée « Le Petit Théâtre de Fernand Raynaud » au cours de laquelle Robert Dalban et moi lui donnions la réplique), je me fis le plus discret possible derrière le piano à queue. Et ce qui devait arriver se produisit. Pris d'une rage soudaine, Fernand empoigna ses fausses tartes une à une et visa son complice... sans l'atteindre!

Le malheureux spectateur qu'il atteignit, en revanche, eut beaucoup de mal à se remettre de sa surprise : couvert littéralement de savon à barbe, il s'ébrouait encore une heure plus tard en me disant, consterné et admiratif :

— Et vous faites ça tous les jours?

Je me souviens de cet incident car ce fut l'un des plus réjouissants dont je fus le témoin. Je ne me rappelle pas, si, ce jour-là, le malheureux spectateur fut des nôtres après l'émission. Après l'émission, en effet, la coutume voulait que nous buvions le champagne en compagnie de Fernand dans un café proche d'Europe 1. En fait, l'un de ses quartiers généraux.

Fernand avait un quartier général dans chaque arrondissement de Paris. Un matin, il entra dans un café et disait à la patronne en lui remplissant un chèque :

— Voilà mille francs ! Vous me direz quand il n'y en aura plus !

Il venait consommer plusieurs fois et lorsque la patronne lui confiait que ses cent mille anciens francs étaient épuisés, il lui remettait un nouveau chèque. Il est inutile de préciser que certains cafetiers peu scrupuleux abusèrent de la situation mais Fernand ne répugnait pas à passer pour beaucoup plus bête qu'il ne l'était. Il avait ainsi tendu autour de lui un large filet dans lequel les plus intelligents se laissaient prendre facilement.

Travailleur acharné et attentif, il s'était identifié à son personnage de finaud primaire. Devait-il assister à la « générale » de Jerry Lewis, à l'Olympia, il demandait à sa secrétaire de lui apprendre à dire quelques mots de félicitation en anglais. Écrivait-il à Danièle Gilbert, il me priait de vérifier si sa lettre ne comportait pas de fautes à corriger.

Il n'avait jamais oublié les temps difficiles de ses débuts, et, souvent, il se confiait à moi :

— Tu vois, me dit-il un soir qu'il m'avait entraîné dans un cabaret de Montparnasse, quand j'ai débuté, je faisais le mime ici. La patronne, qui se trouvait assise derrière le bar, ne pouvait pas me voir. Pour me rendre dans les coulisses, je passais devant le bar plié en deux pour qu'elle ne m'aperçoive pas...

Ultra-sensible, il était dérouté par l'ingratitude humaine. C'est pourquoi il ne pouvait se résoudre à accepter les hommages de gens qu'il soupçonnait de ne le côtoyer que par intérêt. Il redoutait particulièrement

les demandeurs d'autographes. Ceux qui pensent que tout leur est dû et qu'une vedette est leur chose. J'ai vu des gens, dans la rue, sauter sur lui, le faire tourner en le poussant d'une main ferme pour lui faire prendre la pose et pouvoir le photographier, puis s'éloigner sans même un mot de remerciements.

Ah! Ce public qui en prend à son aise!

Fernand Raynaud ne passait jamais à « Bobino », par exemple, sans une pensée émue. Il y a plusieurs années, les critiques lui avaient reproché de ne pas assez se renouveler et il décida de ne plus tenir compte de ses anciennes histoires telles que « Bourreau d'enfant » ou « Les œufs cassés ou pas cassés. » Malgré les demandes du public, il n'interpréta pas ses vieux monologues qu'il conserva néanmoins à son répertoire. Un soir, après la représentation, il trouva un couple âgé qui l'attendait à la sortie des artistes. La vieille dame lui demanda doucement :

— Pourquoi vous n'avez pas fait « Bourreau d'enfant »?

Et le petit vieux, sans même lui laisser le temps de répondre, lui lança brutalement :

— Voleur!

Quand il constata, un jour, qu'un spectateur lui avait volé sa cravate avant de quitter le studio d'Europe 1, il était au bord des larmes et la cravate neuve que Janine, mon épouse, lui rapporta quelques minutes plus tard ne lui fit pas pour autant oublier la première.

Il semble que ce clown inoubliable cherchait constamment à se venger des facéties de ses semblables et malheureusement pour ceux qui l'entouraient et qui lui étaient amicalement fidèles, il ne choisissait pas ses victimes. Ami de l'un des hauts directeurs du ministère des

Finances, il était également le confident d'un des plus importants caïds du milieu. Sa fierté était de fréquenter l'un et l'autre. Cela le rassurait un peu aussi.

Il n'avait pas oublié qu'un soir, alors qu'il était déjà pourtant une grande vedette, il avait peu fait rire le public d'un casino dans lequel il se produisait. Et il se souvenait que le directeur de ce casino, qui l'avait accueilli avec mille bassesses, lui avait glissé, son numéro terminé, l'enveloppe contenant son cachet sous la porte de sa loge.

Tout au long de sa carrière, il tint à ce que le public soit persuadé qu'il était l'auteur de ses sketches. Pour lui, c'était capital! Il croyait que le public lui ôterait sa confiance s'il savait qu'il n'était pas doué pour écrire. Alors que le public l'avait adopté pour son immense talent et qu'il aurait pu en toute quiétude se contenter d'être l'interprète de génie qu'il était.

Jacques Paoli, qui animait le journal d'Europe 1 dont il était l'invité ce matin-là, lui demanda :

— Vous interprétez cinq nouveaux sketches par jour sur notre antenne, Fernand. Comment faites-vous pour écrire cinq sketches irrésistibles par nuit?

Et Fernand, pas gêné le moins du monde par ma présence dans le studio, répondit :

— J'ai pris une chambre d'hôtel en face d'Europe 1. Cela me fait gagner du temps pour travailler!

Sur moi, pas un mot. C'est ainsi que personne n'a su que j'écrivais tous les textes que Fernand interprétait avec tant de brio.

On a tendance à trouver mille qualités à ceux qui nous ont quitté. Souvent, l'hypocrisie se dissimule sous la tendresse. N'étant pas hypocrite, j'avoue que, bien

souvent déçu par Fernand Raynaud dont le caractère violent n'était pas l'un des moindres défauts, j'ai plusieurs fois tenté de m'éloigner de lui.

C'est lui qui est parti.

Et, maintenant, il me manque.

MA BELLE-MÈRE A EU SON PERMIS

Ça y est! Ma belle-mère a eu son permis!
Ça faisait cinquante-huit fois qu'elle le passait!
La première fois, en 1960, l'examineur a fait huit jours d'hôpital! En 61, il a fait quinze jours! En 63, y' s'est pas présenté! Je me souviens qu'en 66, ma belle-mère avait pas fait deux cents mètres qu'il a sauté en marche! En 67, elle a manqué d'avoir, son permis! Arrivée au passage à niveau, elle aurait pas pris la voie ferrée, il lui donnait! Ils ont eu le Paris-Vintimille qui a cherché à les doubler pendant cinq kilomètres!

En 68, il a tout fait pour lui saboter le moral, l'examineur! Pendant qu'elle conduisait, il faisait son testament! Quand elle a pris le virage avant le pont, il a embrassé la photo de sa femme! Mais, ce qui a surtout dérouté ma belle-mère, c'est quand il s'est mis à genoux dans la voiture!

Le pire, ça a été l'année dernière! Quand ma belle-mère a passé son permis, y'avait deux motards devant, l'ambulance et les pompiers derrière! L'examineur suivait... en Solex! On avait consigné les enfants et les vieillards. Tous les chiens en laisse. La presse. La télévision pour « Les coulisses de l'exploit »! Enfin, bref, tout était prêt!

Alors, là, a-t-elle abusé des remontants? Toujours est-il qu'elle veut braquer sur la gauche, le volant lui reste dans les mains! Comme elle avait cassé le bras à l'examineur, avant de partir, en lui disant bonjour, on a pensé qu'elle s'était dopée! Sans ça, elle n'aurait jamais pu ressortir, toute seule et à bout de bras, la voiture du lavoir!

Enfin, maintenant, elle l'a, son permis! Et alors, elle a une assurance! Heureusement, d'ailleurs! Parce qu'on a déjà renversé deux piétons, froissé cinq voitures, blessé deux agents et coupé en deux un autobus! Dans le sens de la longueur!

Mais, en dehors de ça, elle est sûre d'elle, ma belle-mère! Elle a une maîtrise! Songez qu'elle tricote en conduisant! Elle passe du point de riz au point mort avec une dextérité! Elle n'avait pas son permis depuis une heure qu'elle a attaqué la grande ville! Et elle a vaincu! J'ai entendu un ancien combattant dire, en voyant passer ma belle-mère : « Bon Dieu! Mais on n'a pas entendu la sirène! » Les gens se couchaient sur les trottoirs! Trois jours après, en plein centre, y'a encore des malheureux, dans les caves, qu'attendent la fin de l'alerte! 70 % des militaires en permission ont rejoint spontanément leur corps!

En rasant les murs, ma belle-mère a accroché la guérite d'une marchande de billets de loterie et elle l'a traînée sur deux kilomètres! Vous auriez entendu cette pauvre vieille qui criait : « Ce soir le tirage! Ce soir le tirage! »

Mais le plus tragique, ça a été son entrée dans le garage! Elle est passée dix-huit fois à côté sans jamais le toucher! A la dix-neuvième fois, elle est rentrée en plein dedans! Le chien qui a tout vu de sa niche, il

n'en est pas encore revenu! Et on n'est pas sûr qu'il va revenir! Moi, je me suis retrouvé sur la galerie avec le voisin qu'elle avait fauché à son treizième tour! Il avait reçu un choc, le malheureux! Il brandissait le tuyau d'échappement en hurlant : « A l'abordage! A l'abordage! » Moi, j'lui disais : « Calmez-vous, quoi, vous risquez rien : Ma belle-mère a son permis! »

Mais, faudrait pas croire qu'elle ne sait pas conduire, hein, ma belle-mère! En trois jours, elle n'a pas eu un ennui avec les gendarmes! Enfin, sauf hier, quand elle leur a fait exploser l'alcotest à la figure! Et ce matin, quand elle a obligé un motard à se ranger sur le bord de la route! Mais à part ça, rien!

Et, voyez, si cette nuit, elle n'avait pas voulu allumer les bougies du moteur pour y voir plus clair, on aurait encore la voiture!

PAS DOUÉ

Deux gangsters : Paulo, le chef, le caïd, et Léon (Fernand Raynaud), le raté, le minable.

PAULO. — Dis donc, Léon, faut que j'te cause!

FERNAND RAYNAUD. — Ouais, Paulo.

PAULO. — Ça va pas chez toi? J'te dis d'kinapper la fille, tu m'ramènes la mère! Alors, moi, j'téléphone pour la rançon et le mec me répond : « Vous pouvez la garder! »

FERNAND RAYNAUD. — C'est une erreur, Paulo!

PAULO. — Ouais! Seulement, des erreurs comme ça, tu m'en fais deux par semaine! Y'a trois jours, c'est bien toi qu'as été descendre Marlou-le-Corse au p'tit bar de la rue Lepic?

FERNAND RAYNAUD. — C'est bien moi, Paulo! J'ai fait l'vide : Le patron, la patronne, les serveuses et les vingt-quatre clients!

PAULO. — Ouais! Seulement, tu t'es trompé de bar! Y'a quelque chose qui ne tourne pas rond, Léon! L'autre matin, tu d'vais nous attendre devant la banque. Nous, on sort avec les biftons. Où qu't'étais?

FERNAND RAYNAUD. — Chez ma sœur, Paulo! J'm'étais trompé d'jour! Mais, j'suis v'nu l'lend'main!

PAULO. — Ouais! Avec la camionnette!

FERNAND RAYNAUD. — Ben, Paulo, on d'vait ram'ner cent briques! Elles auraient jamais pu t'nir dans la 404!

PAULO. — Et l'PDG que tu d'vais faire chanter?

FERNAND RAYNAUD. — Ça y est! J'l'ai fait inscrire à la chorale!

PAULO. — Tu m'charies, dis? Et tes faux billets, t'en es content?

FERNAND RAYNAUD. — Oh, oui, Paulo! Surtout de ceux de dix balles! A la place de Voltaire, t'as vu, j'ai mis Brigitte Bardot!

PAULO. — J'ai vu! Ça va être facile à écouler! Et la came, quand tu lui as dit que tu l'avais perdue, qu'est-ce qu'il a fait, l'camé, Léon?

FERNAND RAYNAUD. — Il a changé d'couleurs!

PAULO. — J'te jure! Avec un bras droit comme toi, ça m'fait une belle jambe!

FERNAND RAYNAUD. — C't'après-midi, j'ai été attaquer la caissière du cinéma, comme tu m'l'avais dit, Paulo!

PAULO. — Et alors, elle t'a donné la recette?

FERNAND RAYNAUD (*heureux*). — Ouais, Paulo : Rôtir le lapin entier ou seulement le râble... Piquer les parties charnues de fins lardons...

LE COMÉDIEN

Nous étions au grand théâtre de Beuron-sur-Laluelle! Très beau théâtre! Un peu humide peut-être! Le directeur cultive le champignon dans les loges! Mais, enfin, bien couvert, on peut tenir trois actes!

Je ne craignais pas l'humidité, pour ma part, puisque, ce soir-là, je portais une armure! Nous interprétions en effet un drame historique de Johachim Dubrou-Bélet de Ségonzac Mérimée intitulé : *La Reine noire*. Très belle pièce, en vérité! Créée par Lebouge, aux Folies-Picpus, en 26! Bref, à 21 heures, le rideau se lève, j'étais prêt! J'avais huilé mon armure pour qu'un camarade ne m'accuse pas de faire des effets pendant qu'il parle comme ce fut le cas il y a six mois à Verpurin où, sans le faire exprès, j'ai couiné pendant la tirade de ma partenaire, mademoiselle Lamiche! Enfin, passons!

Il y avait Pincevent, de l'Alcazar de Poitiers, qui faisait le roi. Et c'est Yana Manounou, une excellente comédienne du théâtre municipal de Mouzi-le-zoulou, qui interprétait avec brio le rôle très difficile de la reine noire.

Octave Lemerle, ex-pensionnaire de la Comédie-Française, jouait sa demoiselle d'honneur. Il était par-

fait! Je l'ai connu lorsqu'il jouait *Les Deux Orphelines* avec Charron! Ce n'est pas d'hier! Mais, elles étaient très bien toutes les deux! Et puis, il y avait Ernest Muchalou qui faisait le prisonnier. Un très beau rôle de composition que j'ai moi-même tenu à mes débuts, en 33, au « Casino Saint-Paul »!

Je devais entrer en scène au moment où la reine disait : « Tiens! Voilà le connétable! », à la fin du premier acte. Au moment de dire ma phrase, la malédiction aidant, je n'entends pas la réplique habituelle de ma partenaire : la malheureuse avait un trou de mémoire! Elle qui était noire, elle devient blanche et elle tape discrètement du pied en direction de la souffleuse qui devait lui souffler : « Tiens! Voilà le connétable! » La souffleuse, qui s'était endormie dix minutes après le lever du rideau, se réveille en sursaut et, au lieu de souffler : « Tiens! Voilà le connétable! », elle souffle : « Tiens! Voilà du boudin! » Et la reine répète, troublée : « Tiens! Voilà du boudin! »

J'entre néanmoins en scène et, très ému, je me prends le pied dans le tapis usé. Je ne tombe pas, fort heureusement, mais le heaume de mon armure s'abaisse et je me retrouve dans le noir! J'essaie de le relever mais l'humidité l'avait fait jouer, rien à faire! Il était coincé! Et la reine, qui avait retrouvé la mémoire, qui me regardait en disant : « Un malheur est arrivé, je le lis dans vos yeux! »

Malgré mes efforts, je ne pouvais pas relever le heaume de mon armure. Et la reine qui enchaînait : « Je vais tout vous dire, vous y verrez plus clair! » Nous frisions la catastrophe!

Heureusement, il y avait un maréchal-ferrant dans la salle et nous pûmes atteindre l'entracte. Nous commen-

çons le deuxième acte. Je venais de dire : « Sur mon honneur, Majesté, je vous jure que je reviendrai! » Y'a Muchalou, qui faisait le prisonnier et qui avait les mains liées derrière le dos, qui me souffle : « Gratte-moi le dos, j'ai une puce! » Il avait les mains liées, qu'eussiez-vous fait à ma place? Discrètement, je lui ai gratté l'omoplate. Alors, lui qui devait gémir puisqu'il était le prisonnier, il s'est mis à dire : « Ah! Que c'est bon, que c'est bon! » Le public était déconcerté! Tout cela m'avait un peu perturbé et, à mon tour, j'ai un trou de mémoire! Je tape discrètement du pied en direction de la souffleuse qui me souffle : « Il va encore dire que c'est mes chats qui ont des puces! » Je frappe du pied un peu plus fort et lui murmure : « Qu'est-ce que je dois dire? » Elle me répond : « Dites-lui qu'c'est pas mes chats! » C'était angoissant!

Je m'énerve et lui lance : « Allez-vous m'aider, vieille taupe? » Eh bien, savez-vous ce qu'elle a fait? Elle a fermé brutalement le manuscrit en s'écriant : « C'est pas parce que je suis dans un trou qu'on a le droit de m'appeler vieille taupe! » Seulement, quand elle a fermé brutalement le manuscrit, ça a fait un appel d'air. La perruque de Lemerle, qui faisait la demoiselle d'honneur, s'est envolée et est venue coiffer Muchalou qui faisait le prisonnier! A ce moment, Pincevent, qui faisait le roi, est entré en scène et, au lieu de s'écrier : « Tiens! Vous avez fait un prisonnier? », il a fait : « Tiens! Vous avez fait une prisonnière? » J'ai entendu quelqu'un qui murmurait : « Ce Pincevent, c'est bien le roi! »

LA MIKEBRANDITE

FERNAND RAYNAUD (*en médecin*). — Alors, petite madame, que puis-je faire pour vous?

LA DAME. — Eh bien, voilà, docteur! Je suis amoureuse de Mike Brant!

FERNAND RAYNAUD. — Rien de grave, petite madame! Vous faites de la Mikebrandite! Vous êtes actuellement des milliers de femmes à faire de la Mikebrandite, en France!

LA DAME. — Je ne sais pas comment j'ai pu attraper ça!

FERNAND RAYNAUD. — Ça s'attrape facilement, vous savez! En écoutant votre transistor, par exemple! Vous n'avez pas ressenti une petite douleur au cœur, un matin, en écoutant votre transistor?

LA DAME. — Si! J'ai même eu une chanson dans l'oreille.

FERNAND RAYNAUD. — Et voilà! Je l'aurais parié! Vous avez eu une chanson dans l'oreille et, au lieu d'expirer, vous avez retenu l'air!

LA DAME. — C'est ça, oui!

FERNAND RAYNAUD. — J'ai une cliente qui, depuis plus de vingt ans, fait de la Tinorossite aiguë!

LA DAME. — Et c'est grave?

FERNAND RAYNAUD. — Pas plus que la Mikebrandite. Seulement, il faut se soigner.

LA DAME. — Qu'est-ce qu'il faut que je fasse, docteur?

FERNAND RAYNAUD. — Supprimer radicalement de votre vie tout ce qui touche à Mike Brant!

LA DAME. — Mais je ne pourrais jamais, docteur!

FERNAND RAYNAUD. — C'est dur, je sais! Mais, c'est une discipline à prendre! Le matin, au réveil, vous mettez sur votre électrophone un disque de Michel Sardou!

LA DAME. — Mais je ne pourrais jamais, docteur!

FERNAND RAYNAUD. — Il le faut! Vous voulez guérir? Le soir, au coucher, vous prendrez quelques mélodies de Gérard Lenormand!

LA DAME. — C'est que... Je ne les supporte pas, docteur!

FERNAND RAYNAUD. — Vous êtes allergique?

LA DAME. — Oui.

FERNAND RAYNAUD. — Dans ce cas, un peu de C. Jérôme fera l'affaire! J'ai une cliente qui fait de la Joédassite et que je soigne à petites doses de Lamaïne et de Moustakiïne. Elle est arrivée chez moi, il y a huit jours, dans un état!

LA DAME. — Pire que moi, docteur?

FERNAND RAYNAUD. — Ah, la, la! J'ai dû lui faire d'urgence une Jeanferratonie!

LA DAME. — C'est quoi, ça, docteur, une « Jeanferratonie »?

FERNAND RAYNAUD. — C'est l'épreuve de force! On fait entendre à la malade dix chansons de Jean Ferrat. Si elle résiste à ça, c'est qu'elle est guérie! Moi, je suis pour les remèdes modernes, c'est plus efficace et plus rapide! Quand je pense qu'il y a encore certains de mes confrères qui soignent à la Guétarinite. C'est dépassé! Vous n'avez pas d'antécédents?

LA DAME. — Ben... J'ai beaucoup aimé Enrico Macias!

FERNAND RAYNAUD. — Une Macialite, je m'en doutais! Presque toutes, vous avez fait une Macialite! Et bien sûr vous avez eu les mêmes symptômes que les autres femmes...

LA DAME. — Les mains blanches...

FERNAND RAYNAUD. — Et les pieds noirs! Je sais! Et on vous a soignée par injections à forte dose de Sachadistelloïde ou d'Adamoprobine?

LA DAME. — Oui, docteur! Mais, il faut encore que je vous dise : Il y a plus grave!

FERNAND RAYNAUD. — Quoi? Vous n'allez pas, de même qu'une cliente qui est venue me voir tout à l'heure, me dire que vous faites de temps en temps une poussée de Ringolasserie?

LA DAME. — Non, non, docteur, c'est mon mari! Il est amoureux de Mireille Mathieu!

FERNAND RAYNAUD. — Ah! Une Starkéite! Alors, il a fait une Sheilatonomie galopante il y a peu de temps?

LA DAME. — Non, non, docteur!

FERNAND RAYNAUD. — Vous m'étonnez! Quand un patient fait une Starkéite, il a fait une Sheilatonomie avant! Ou alors, ce n'est pas une Starkéite, c'est une Georgetlemairotonie! C'est moins fort!

LA DAME. — Ah?

FERNAND RAYNAUD. — Enfin, tant qu'il ne fait pas les Chazoreillons! Alors, écoutez-moi, on s'occupera de lui après. Vous, je vais vous faire faire une radio!

LA DAME (*chavirée*). — Une radio? Avec Mike Brant?

FERNAND RAYNAUD. — Ah, ah! C'est beaucoup plus grave que je ne le pensais!

ÇA N'ARRIVE PAS TOUS LES JOURS

Dans une caserne, le colonel dit, un matin, au commandant :

« Demain, il y aura une éclipse de soleil, ce qui n'arrive pas tous les jours! Amenez les hommes, en tenue de campagne, sur la place d'armes pour qu'ils puissent voir ce phénomène. Je leur donnerai les explications nécessaires. En cas de pluie, nous ne pourrions rien voir. Vous conduirez alors les hommes sous le préau... »

Cinq minutes plus tard, le commandant va trouver le capitaine :

« Par ordre du colonel, y'aura, demain à 9 heures, une éclipse de soleil avec théorie explicative faite par le colonel lui-même, ce qui n'arrive pas tous les jours! Si le temps était pluvieux, on ne pourrait rien voir à l'air libre mais l'éclipse aura lieu sous le préau en tenue de campagne! »

Le capitaine appelle le lieutenant :

« Par ordre du colonel, demain, à 9 heures, en tenue de campagne, inauguration de l'éclipse de soleil. Le colonel donnera lui-même sous le préau les instructions nécessaires pour le cas où il pleuvrait ce qui n'arrive pas tous les jours! »

FAIS NOUS RIRE FERNAND



Un soir de 1961, je frappais timidement à la porte de la loge de Fernand RAYNAUD, à l'Alhambra, et lui remettait quelques monologues que j'avais écrits pour lui.

Un matin de 1970 - c'est à dire neuf ans après - il me téléphonait pour me demander si je pouvais écrire les sketches qu'il devait interpréter au cours de l'émission d'Europe 1 : «Thé, café ou chocolat» . . . qui commençait trois jours plus tard !

Je lui ai écrit ces sketches et beaucoup d'autres. Dans ce volume figure une centaine de ces sketches qui ont fait rire la France entière. Au fil des pages, vous retrouverez Roro, le célèbre Ballandar le hallebardier, madame Chalmont et l'inoubliable Félix, perpétuellement aux prises avec sa belle-mère, la grosse Louise.

Ce livre est en quelque sorte le testament comique de Fernand RAYNAUD qui lègue ainsi à son public un millier d'éclats de rire. Grâce lui en soit rendue !

Un interprète ne peut faire rire, dit-on, que s'il dispose de textes réellement drôles. Je ne ferai pas de fausse modestie : Drôles, ces textes le sont certainement puisque vous les avez aimés. Mais, ma fierté n'est pas de les avoir écrits. Ma fierté, c'est qu'un clown génial nommé Fernand RAYNAUD les ai interprétés !

Auteur de Fernand RAYNAUD pour qui il a écrit près de 300 sketches, Armand ISNARD est également l'auteur des sketches et des gags des émissions de la télévision «Dimanche-Salvador» ainsi que de certains monologues de Thierry LE LURON.

Interprète de ses propres œuvres, il vous est apparu dans des émissions de variétés telles que «LA UNE EST A VOUS» et «DOMINO» de Guy LUX et «PAPA TETE EN L'AIR» de Gilbert RICHARD.

Comédien révélé par le réalisateur Robert GUEZ à la télévision dans «LES ECRIVAINS», au côté de Pierre FRESNAY, il interprétait récemment le rôle d'Armand dans le feuilleton télévisé «PILOTE DE COURSE».

Armand ISNARD a délibérément choisi la politique du rire. Gageons que les Français lui feront confiance à une large majorité !

Armand ISNARD

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00213725 7



EDITIONS BUCHET/CHASTEL 18, rue de Condé 75006 Paris

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

